

CABELLE de la Nouvelle-Orleans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Breuille.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES 'ETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Ophticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade. Rows for 7 h. du matin, 10 h., 12 h., 3 P. M., 5 P. M.

Est-ce un Canard ?

Un journal allemand, le "Tagliche Rundschau", a publié ces jours derniers une dépêche de Saint-Petersbourg d'après laquelle M. Ievolsky, ministre des affaires étrangères, a donné sa démission, et que le Tsar l'a acceptée. On ajoute que M. Ievolsky sera nommé ambassadeur à Paris et qu'il sera remplacé au ministère des affaires étrangères par M. Sazonov, actuellement sous-secrétaire d'Etat, ancien ministre de Russie auprès du Vatican.

Le ton affirmatif de cette dépêche a produit une certaine sensation à Paris, d'autant plus qu'elle a été reproduite par presque tous les journaux parisiens. L'ambassade de la rue de Gramont, où on s'est rendu pour avoir la confirmation de l'information de cette nouvelle, on a répondu qu'on ne savait absolument rien de la décision ou des intentions attribuées à M. Ievolsky; que la nouvelle du journal allemand leur paraissait d'autant plus invraisemblable que la santé de M. de Néidow s'améliorait de jour en jour et que l'éminent diplomate n'avait pas encore songé à prendre sa retraite. A l'ambassade, on a ajouté qu'il s'agissait sans doute d'un bruit lancé par le journal à nouvelles sensationnelles.

On sait que M. Ievolsky se trouve actuellement en voyage et qu'il a quitté Saint-Petersbourg il y a déjà plusieurs jours.

Héroïsme d'enfant.

Dernièrement, dans un atelier de reliure de Bath, en Angleterre, un jeune carrier d'une quinzaine d'années est le héros d'une histoire. On le transporte à l'hôpital. Là, les médecins jugent que la mutilation était très grave et menaçait même de faire perdre à la victime l'usage de son bras.

Seule, une opération pouvait le guérir: il fallait pour cela remplacer la partie de muscle enlevée par de la chair prélevée sur une autre personne. Un petit camarade de l'école, nommé S. deacy O'eman, s'offrit immédiatement pour que son dévouement permit au jeune ou-

vrier de continuer à pouvoir travailler. On lui a donc enlevé de la chair à la jambe droite, et il a subi cette opération douloureuse avec un grand courage. Voilà seize jours qu'il a quitté l'hôpital, et il ne peut encore marcher qu'avec une béquille. Ce qui l'étonne le plus, ce sont les félicitations qu'on lui adresse pour son acte. Car il le trouve tout naturel.

Les Phobies

La "phobie" n'est pas la peur ordinaire, mais une angoisse particulière, se reproduisant dans certaines conditions de vie, de milieu, et qui suspend pendant un temps la volonté et le raisonnement.

Est-ce un symptôme morbide? Il faut plutôt y voir, selon nous, une impression subjective, un accident émotif, mais qui peut-être assez grave parfois pour produire des maladies spéciales et même la mort. Hâtons nous de dire que c'est une terminaison exceptionnelle. Le plus souvent, la phobie ne va pas jusqu'à provoquer des conséquences aussi funestes. Les phobies, ainsi que l'a écrit le regretté Gélinaud—un névropathologue auquel on n'a pas rendu suffisamment justice—les phobies naissent sous une foule d'impressions variées, mais nullement terrifiantes. Les sujets qui en sont atteints ne tremblent point pour leur existence; en fin, rien ne ressemble moins à un phobique qu'un autre phobique: chacun d'eux, en effet, a son stigmate particulier.

Les phobies sont bien connues, surtout depuis les travaux de Freud, de Régis et Pitres, de Marrel, qui leur a consacré une thèse très étudiée. Mais ce chapitre, si autonome, de pathologie nerveuse, s'enrichit chaque jour de contributions nouvelles. Pendant bien des années, on ne s'est occupé que des phobies qui s'offraient le plus communément à notre observation, telles que: l'"agoraphobie", la "claustrophobie", on négligeait volontairement ou par ignorance, quantités d'autres phobies, plus ou moins étranges, qui méritent cependant de retenir l'attention. Ce sont de celles-là surtout que nous vous demandons la permission de vous entretenir.

Connaissez-vous, par exemple, l'"aïcophobie", autrement dit la "phobie des pointes" (aiguilles, épingles, arêtes de poisson, poignards, épées nues)? Le roi Jacques Ier, d'Angleterre, était, paraît-il, hanté par la frayeur d'une épée nue.

Et la "thalassophobie"? Pour ceux qui ne savent pas le grec, il s'agit de la peur de la mer. Ce genre de phobie est, nous assurent les pathologistes, assez rare. On cite cependant, comme en ayant été atteint, l'empereur Héraclius qui, à l'âge de cinquante-neuf ans fut saisi d'une frayeur insurmontable à la vue de l'immense nappe liquide. Avant d'entrer dans Constantinople, il exigea des autorités qu'il fut construit un pont de bateaux sur le Bosphore, et qu'on le garnit de deux côtés avec des planches et des branches d'arbres, afin qu'il pût le traverser, sans voir la mer.

Un autre exemple de "thalassophobie" est celui du grand moraliste Nicole, qui ne voulut jamais consentir à traverser l'eau, un gué, un fleuve, sur un bateau, sans trembler de tous ses membres et sans fermer les yeux! Pierre le Grand, lui-même, le tsar impavide, Pierre le Grand, étant tombé à l'eau dans son enfance, en conserva toute la vie une ter-

reur telle, qu'il redoutait de traverser un pont. "L'astrophobie" a été signalée, pour la première fois, par le docteur Bruck. Un prêtre, qui avait connu ce praticien, était saisi d'une appréhension indéfinissable, chaque fois qu'il cheminait dans la campagne. Il n'était rassuré que lorsqu'il était sous un arbre: il s'imaginait que la voûte céleste allait tout à coup s'effondrer; un plafond produisait sur lui la même impression. Nous doutons qu'il ait jamais pu, dans ces conditions, trouver un toit pour s'abriter.

D'autres sont pris de terreur à l'approche d'un orage, éprouvent des malaises à la vue des éclairs, ou vont se réfugier dans les caves quand il tonne. Qui de vous ignore que Caligula était un fulgrophobe, tantôt se terrant sous son lit, muet d'épouvante; tantôt se redressant furieux et montrant le poing au Jupiter tonnant, en manière de défi? Le César Auguste lui-même—du moins nous l'assure Suétone—avait une peur de absurde des éclairs et du tonnerre; il était persuadé qu'il s'en gargarissait en portant sur lui une peau de veau marin; encore Auguste avait-il un motif d'avoir conservé l'effroi de la foudre: celle-ci était, en effet, tombée, pendant une marche nocturne contre les Cantabres, devant sa litière et avait tué net l'esclave qui la précédait un flambeau à la main.

Henri III, un névropathe avéré, avait la même phobie. Mais jamais celle-ci ne se manifesta avec autant d'intensité que chez cette grande dame dont parle Saint-Simon, qui, lorsqu'il tonna très fort, "se frottait sur un lit de repos, puis faisait coucher tous ses gens dessus, l'un sur l'autre, en pile, afin que, si le tonnerre tombait, il eût son effet sur eux avant de pénétrer jusqu'à elle." N'est-il pas juste que charité bien ordonnée commence par soi-même? Voilà une gaillarderie pour qui l'altruisme serait à coup sûr resté un vain mot, s'il avait eu cours de son temps.

Une autre phobie, des plus singulières, est celle que nous a fait connaître le professeur Betcherew, qui prétend qu'elle est loin d'être rare en Russie: c'est ce qu'on pourrait appeler la "phobie du Saint-Sacrement". Il s'agit, dans l'observation de Betcherew, d'un pope qui ne peut se décider à porter le Saint-Sacrement: il a peur de le heurter ou de le laisser choir. Cette phobie s'étend, du reste, à d'autres objets du service sacré que, suivant le rite, il est obligé de prendre et de tenir pendant la messe. Pendant tout ce temps, il est inquiet, agité de tremblements dans les membres. Cette angoisse dure de cinq à six minutes et ne survient que pendant les cérémonies religieuses. Il a dû renoncer à dire la messe.

Ces phobies professionnelles ne sont pas spéciales aux prêtres russes. Le docteur Talamon, médecin des hôpitaux de Paris, a connu un jeune abbé qui avait renoncé aussi à dire la messe, pour une raison à peu près analogue. Mais sa phobie était d'ordre gustatif. Il ne pouvait, disait-il, distinguer le goût du vin, et craignait toujours qu'on n'ait pas mis de vin dans le saint-ciboire, croyant n'avoir bu que de l'eau.

Il y a encore la "pédalophobie", dont sont atteints ceux qui redoutent la contagiosité de la peste; mais, en fait de "contagionphobie", c'est le professeur Démousthène, de Bucharest, qui semble détenir le record. Le professeur Démousthène est arrivé à désinfecter même ses honoraires! Il a un porte-monnaie en métal stérilisable. Revenu chez lui, il désinfecte ses mains,

flambe porte-monnaie et pièces métalliques, et enfin trempe les billets de banque dans une solution phéniquée à cinq ou dix pour cent pendant une heure. Au temps où l'on jouait au jeu des "combles", cela eût pu passer pour le comble de l'antisepsie. Nous pourrions poursuivre longtemps cette énumération qui, à la longue, serait fastidieuse. Le moment est venu d'éclaircir la cause de ces troubles bizarres qui déconcertent la froide raison. Les phobies sont-elles, comme on l'a dit, le lot obligé de la neurasthénie? Il est évident que bon nombre phobiques sont des neurasthéniques; mais la neurasthénie n'est pas, pour cela, une condition essentielle de la phobie.

Tout ce qu'on peut dire de plus certain, c'est que les phobies sont le plus souvent sous la dépendance de causes déprimantes, telles que le surmenage, un mauvais fonctionnement des voies digestives ou urinaires, etc. Les phobies sont, pour tout dire, la résultante de la dépression nerveuse, de l'asthénie, que Gubler, ce grand thérapeute trop oublié, appelait l'"anervie", et que nous nommerons, nous, l'adynamie.

DR CABANES.

L'Automobile et les Animaux.

L'art de conduire une automobile est une distraction qui convient à toutes les périodes de la vie. La vigilance extraordinaire qu'exige le maniement d'un mécanisme aussi compliqué fait oublier aux hommes même les soucis de l'heure présente et ne leur permet pas de s'abandonner aux douleurs convalescentes du passé. Pour les jeunes gens, le plaisir que procure ce genre de passe-temps est bien plus appréciable encore. La nécessité d'avoir l'esprit toujours en éveil et la sûreté d'un coup d'œil indispensable dans des manœuvres où la plus légère défaillance peut avoir des suites mortelles, développent chez un adolescent l'instinct de la responsabilité et sont pour lui la meilleure des écoles: l'école de la prudence.

La crainte des accidents est la mère de la sagesse. Celui qui conduit une automobile n'a pas à veiller seulement sur sa propre sécurité, il est obligé d'accomplir des prodiges de sang-froid et de dextérité pour ne pas écraser des piétons, renverser les voitures et semer les grandes routes de cadavres d'animaux domestiques. A moins d'être atteint d'une surdité qui dépasse toute mesure, les promeneurs à pied savent en général se garer, mais les animaux les plus habitués à vivre dans la société de l'homme ne se sont pas encore accoutumés à l'usage des véhicules modernes. Les uns s'effarouchent, les autres se paraissent avoir aucune notion du danger dont ils sont menacés, s'ils ne s'écartent pas à temps. Pour quel des plus grand nombre des chevaux manifestent-ils sur le passage de l'automobile une inquiétude qui se traduit sous une forme plus ou moins violente, suivant le caractère de l'animal? La plus noble conquête de l'homme se déferait-elle d'une invention qui, dans un délai plus ou moins rapproché, ne laissera plus de raison d'être à la race chevaline? Ne serait-il pas plus exact de dire qu'une bête ombrageuse entre toutes est prompt à s'effrayer de toutes les innovations brayantes qu'elle rencontre sur les grandes che-

mins. C'est une question de temps. Lorsque tous les jeunes chevaux de la génération nouvelle auront été élevés dans des pratiques séparées seulement par une barrière des routes les plus fréquentées par des automobiles, ils s'habitueront bien vite à les voir passer avec une parfaite sérénité. L'éducation du chien se fera toute seule. Il n'est pas d'animal qui ait fourni au nouveau Moloch des grands chemins, un plus nombreux contingent de victimes. Le meilleur ami de l'homme n'était pas, à l'état de nature un de ces perpétuels fugitifs n'ayant d'autre chance de salut que la rapidité de leur course. Tandis que le cheval est toujours prompt à s'effrayer, le chien serait plutôt disposé à livrer bataille. Plein de confiance en lui-même, il attend toujours jusqu'au dernier moment pour pourvoir à sa sûreté. Habitué à passer avec une agilité rare entre les roues des voitures traînées par des chevaux, il ne sait pas encore calculer la vitesse des automobiles. Il acquerra tôt ou tard ce genre de talent, mais cette expérience lui aura coûté cher.

Le chat est encore plus imprudent que le chien. Il n'est pas d'animal domestique qui ait une notion moins exacte du danger que lui font courir les automobiles. Si prudent que vous soyez, vous n'éviterez pas sans peine le désagrément d'écraser, de loin en loin, quelque poule. Il n'y a pas d'oiseaux moins intelligents.

La témérité des poules n'a, de conséquences fatales que pour elles-mêmes, tandis que le dindon est, dans toute la force du terme, un oiseau dangereux. Deux traits dominent dans le caractère de cet enfant de l'Amérique du Nord, apprivoisé depuis un trop petit nombre de siècles, pour être capable de s'initier promptement aux révolutions survenues dans la civilisation humaine. Le dindon met une bravoure folle au service d'une curiosité insatiable. Loin de s'enfermer lorsqu'une automobile approche, il l'attend au milieu de la route, afin de la contempler de plus près. Puis, il la laisse avancer jusqu'au moment où il va être écrasé. Alors, seulement, il s'élève en ligne verticale d'un vigoureux coup d'aile. S'il est seul, le péril ne sera pas grand, mais comme il n'aime pas la solitude et qu'il est presque toujours accompagné d'un certain nombre de ses pareils, c'est tout un troupeau qui encombre la voie et le malheureux chauffeur, avec un glissement de diadèmes, ne voit plus qu'un chemin.

Mais voici qu'un nouveau danger apparaît à l'horizon. Un troupeau d'oiseaux barre la route. Donnez un coup de trompe. Assurément les oiseaux se rangent en ligne, le long de fossés comme si elles exécutaient une manœuvre. Elles sont le seul animal domestique qui ait compris la portée de cet avertissement. De profondes réflexions et une longue expérience ne leur ont pas été nécessaires pour comprendre qu'après avoir entendu ce bruit, il fallait au plutôt laisser la route libre. Un conducteur d'automobile sait d'avance qu'un troupeau d'oiseaux s'alignera au premier signal sur les talus du chemin, mais il aurait tort de s'attendre à la même sagesse de la part d'une bande d'enfants revenant de l'école et peut être même de ceux qui ont compté autre mesure sur la prudence d'une société de jeunes gens se rendant à une partie de plaisir. Une douloureuse réflexion s'impose à l'esprit de tout chauffeur qui a quelque expérience des grandes routes, c'est que l'oiseau qui a

THEATRES.

TULANE.

M. Paul Cazeneuve, l'éminent acteur franco-américain, donnera demain ses deux dernières représentations au Tulane.

Dimanche soir, pour l'ouverture de la saison régulière, la direction de ce théâtre met à l'affiche "Polly of the Circus", une des plus intéressantes comédies dramatiques du répertoire américain.

CRESCENT.

Deux représentations de "Wildfire" ont été données hier au Crescent devant des salles comblées et le succès de cette jolie comédie paraît augmenter chaque jour.

Elle sera donnée une dernière fois en matinée samedi.

ORPHEUM.

L'excellente troupe de vaudeville qui paraît à l'Orpheum cette semaine, remporte succès sur succès et peut être considérée comme une des meilleures qui aient jamais paru sur la scène de ce théâtre. Frank Stafford et les Frères Boudin sont particulièrement applaudis.

Lundi après midi changement de programme.

L'ABELLE

DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1910-1911.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: Le Journalisme Français en Louisiane, Son Histoire, Son Influence.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1911 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de \$50 en espèces, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits doivent être écrits sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant un épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, outre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique, organisée dans la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public. Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel, BUREAU DES BUREAUX, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

DE L'ABELLE DE LA N. O.

Le 23 Communiqué le 20 août 1910

Les Amants de la Frontière

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JULES MARY

PREMIERE PARTIE DEUX FRERES ENNEMIS.

VI UNE NUIT D'ÉPOUVANTES.

(Suite)

Il est pris entre deux feux. La ruseuse même ne lui offre plus de refuge, car les lanternes

se promènent sur ses bords semées de feux follets, et inspectent les broussailles, les racines profondes, les détours, tout le développement du petit cours d'eau, pleins de sinuosités et d'imprévisibles.

Entre ces deux lignes de lanternes qui marchent à la rencontre comme des tirailleurs qui vont s'aborder et qui, en se rejoignant, auront ramassé en route et rôté avec elles l'homme qui se cache, il existe encore une large rale d'ombre traversée par une courte éolère d'épines sèches. L'ombre s'épaissit soudain. Un étroit nuage passe sur la lueur... La lumière des lanternes s'avive de toute l'obscurité d'autour d'elles.

Renaud n'a plus d'autre chance de salut... cette rale d'ombre...

Il s'y lance à corps perdu, faisant saut entre les deux haies de forestiers et de gendarmes.

Il longe les épines sèches en se courbant, sans ralentir sa course épouvantée.

Mais le nuage a glissé sur la lueur, dont la face rousse semble regarder ce drame en goguenard de spectateur.

Des oris partent de tous les horizons, se répétant au loin. — Le voilà! le voilà!... On l'a vu.

Les lignes des lanternes se brisent, se disloquent et c'est une poursuite ardente, affolée, haletante, qui commence...

— Il me semble que je viens de le semer proprement!

Seulement, il est loin de la Falaise et toujours en terre anéantie. Il a été obligé de suivre une ligne parallèle à la frontière.

Celle-ci n'est pas éloignée. Voici les coteaux de vignes qui bordent la Moselle. Il y grimpe. Il se sent plus à l'aise. Haies vives, c'étoiles de pierres, broussailles, petits bouquetons, autant d'abris, autant de chances de salut. A travers les plants de vignes nées, il redescend vers les prairies. La rivière miroite au clair de lune. Voici l'angle qu'il forme en atteignant le sol allemand...

Quelques bonds, et il retombe en terre française.

Deux balles ont sifflé à ses oreilles...

D'énormes alibonettes de genre dardées escouffées surgissent dans le vignoble... des forestiers, plus loques, sont arrêtés sur la limite des deux nations...

Ce sont eux qui ont tiré... Ils ont la carabine à l'épaule et vont tirer de nouveau.

Renaud se croise les bras, s'avance et crie: — Je vous en défie! Vous n'oserez pas!

Il n'est pas à plus de vingt mètres d'eux... mais ces vingt mètres, c'est de la terre de France, c'est du sol sacré, défendu... Il le s'avent et les faillis s'abaissent...

Pendant qu'ils s'en retournent, Renaud leur crie encore, comme s'il voulait décharger son cœur d'un tardeau insupportable: — Adieu! adieu pour toujours!

Les lourdes chaînes germaniques roulent parmi les ceps, s'éloignent, disparaissent... Pour tant l'une d'elles a entendu l'adieu, se retourne et lance comme une menace: — Pas adieu, pas-étre un revoir!... Nous aurons deux mots à nous dire...

Un souvenir d'enfance revient à Renaud, une vieille légende mosellane racontée par le grand-père, celle d'un soldat trahi qui s'échappa à des périls fantastiques par la ressource de son esprit et où le même phrase revenait, comme le refrain des complaintes d'une chanson.

Cette phrase, Renaud la répète à un gendarme, en riant: — C'est bon... ce sera pour quand je repasserai par ici!...

Le grand-père! Il regrette maintenant d'avoir pas pu l'embrasser une dernière fois. Si vient à se briser la tombe: Et son cœur s'attendrissait encore, à présent que venait de lui être révélée l'affection secrète et vigilante du vieillard, que d'historiques merveilleuses il avait entendues, tout enfant, sur ces lèvres déjà séchées par l'âge dans le temps où l'aïeul daignait parler encore!

Celle du soldat malin qui plaignait surtout, et il avait fait à lui raconter cent fois... non seulement parce qu'elle était merveilleuse, mais aussi parce qu'elle était gaie... Cela se passait dans le pays lorrain, sur les bords de la Moselle, juste à l'endroit où se trouvait... Il y avait eu là, jadis, dans le temps très anciens, un grand château — contait l'aïeul — si grand, si grand, qu'on ne pouvait pas en faire le tour, à cheval, dans la même journée...

Un soldat du roi, revenant de l'armée, y passa certain jour, et frappa, ayant très soif, pour demander à boire... Ce fut un lion qui lui ouvrit... Dans ce temps-là, c'était les lions qui servaient de domestiques et ils s'acquittaient très bien de leur devoir... Le militaire demanda de l'eau... Mais le lion lui offrit du vin et se mit à boire avec

lui... Après qu'il lui joutèrent aux cartes et le lion perdit... Alors il devint furieux. Le militaire, voyant cela et craignant d'être mangé, ne voulut plus des cartes et proposa d'organiser une balacastro avec des poignées, une corde et des planches... Là, il se balança devant le lion émerveillé qui cria: "C'est mon tour! c'est mon tour!"

Oui, dit le soldat, seulement tu n'as pas l'habitude de te casser les reins... Je vais l'attacher les pattes! Il le fit comme il le disait et lança le lion en l'air... Le lion prit peur et hurla: "Descende-moi, descende-moi vite, ou je te mange!"

Mais le soldat se tenait les côtes à force de rire: "C'est bon, qu'il dit, je te descendrai et tu me mangeras quand je repasserai par ici!" Et il s'en alla tranquillement... Les maîtres du beau château dérivèrent le lion qui cria: "Je mangerais le petit crapaud de soldat!" et il se mit à sa poursuite.

Le militaire était entré dans le Bois des Moines. Il y rencontra un vieux lion qui fendait de bois et qui grondait en le voyant. "Tu n'as pas ton métier, dit le soldat. Passe moi ton métier..."

Bon... Mets ta patte dans la fente... pour servir de coin... Le lion qui était bête comme tous les lions, mit sa patte dans la fente. Le soldat retira le merrin et la patte se trouva prise... — "Retire ma patte!"

Alors, tous les trois se mirent à courir, pour tuer et manger le soldat.

Le malin garçon venait de rencontrer une jeune fille qui s'appelaient Jeanette, et qui lui souriait de ses petites dents blanches comme celles d'un tout jeune chien et qui le regardait avec des yeux bleus, moqueurs et très doux. Elle était comme une fleur épanouie dans cette forêt, ou comme un joli fruit savoureux et sain qui tentait violemment le baliser... Il en devint tout de baliser... Il lui dit: "N'ailles pas plus loin. Il y a un lion, un lion et un renard qui vont dévorerai..."

Mais le vaie vous en débarrasser!"

Le rusé soldat fit une balacastro. Quand le lion servait, voyant cela, il prit la fuite...